

opéra de bâle

# Rigoletto

Après le *Don Carlos* de la saison dernière, l'orchestre symphonique de Bâle retrouve le chef italien Michele Spotti, à l'aise dans ce répertoire verdien, complice et des voix et de l'action, conduisant sa formation à un niveau d'excellence. Un orchestre vigoureux et chaleureux, sobre et précis.

## Malédiction dramatique et jubilation lyrique

Amour, haine, malédiction, vengeance et mort sont liés à cet opéra. Michele Spotti, à la tête de l'orchestre, sait attaquer mais aussi se mettre en retrait pour ne pas couvrir les voix des chanteurs, cherchant à marquer par la musique la tension qui sous-tend l'intrigue. Ce jeune chef de 29 ans vient d'ailleurs d'être nommé directeur musical de l'opéra de Marseille.

Une intrigue qui, si elle fait intervenir de nombreux personnages, se concentre avant tout sur la relation triangulaire entre Rigoletto, Gilda et le Duc de Mantoue. Le metteur en scène Vincent Huguet n'a pas misé sur un bouffon bossu mais son Rigoletto n'en est pas moins méchant, méfiant, un marginal solitaire. Au service du Duc de Mantoue, son esprit caustique et son manque de scrupules ne sont pas du goût de la cour. A commencer par le Comte Monterone. Celui-ci veut venger l'honneur de sa fille, déshonorée par le Duc mais les sarcasmes de Rigoletto le mettent dans une fureur noire. Il maudit ce bouffon. Terrassé au plus profond de lui-même par la prédiction de Monterone, qui lui promet le « bacio della morte », Rigoletto s'éloigne de cette société corrompue, malfaisante. Il va se consoler auprès

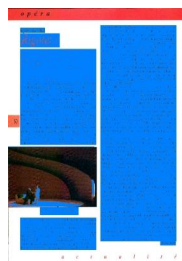
de sa fille Gilda, qu'il garde enfermée. « Veille sur cette fleur précieuse », recommande-t-il à Giovanna, sa gouvernante. Déguisé en étudiant le Duc soudoie Giovanna par quelques pièces, pour approcher Gilda, lui déclarer son amour. Amour partagé dans un duo passionné, dont Verdi a le secret. En coulisse, pour se venger, les nobles préparent l'enlèvement de Gilda, en pensant qu'il s'agit de la maîtresse de Rigoletto. A son retour, on imagine la colère de Rigoletto qui finit par apprendre que sa fille est chez le Duc et s'y précipite pour la reprendre. Dans sa tête, il se rappelle la malédiction de Monterone et décide de se venger sur le Duc, dans une mission qu'il confie à Sparafucile. Lorsque Gilda tente de faire comprendre à son père qu'elle aime le Duc, elle est face à un mur. Un duo magnifique pour ce dialogue entre un père qui ne veut rien entendre et une fille qui ne veut rien lâcher. Pour la convaincre, Rigoletto joue sa dernière carte, montrer à sa fille que ce Duc est un homme volatile, inconstant et l'entraîne dans une auberge, où le Duc est entourée de courtisanes et chante son célèbre air « *la donna è mobile* ». Gilda est au comble du désespoir. Son père lui ordonne de se déguiser et de quitter la ville. Sparafucille reçoit la moitié des gages pour tuer le Duc. Mais Gilda revient sur ses pas et la malédiction va se retourner contre Rigoletto, puisque Gilda est décidée à se sacrifier pour le Duc. « Voici l'heure de ma vengeance », chante Rigoletto, qui déchante très vite, lorsqu'il entend et reconnaît la voix du Duc. « *Maledizione* », ce mot résonne au-dessus de la tête de Rigoletto, penché sur le corps de sa fille mourante.

Vincent Huguet, le metteur en scène et son scénographe, le designer français Pierre Yovanovitch, pour qui ce travail d'opéra était aussi le baptême du feu, ont misé sur une mise en scène très épurée, abstraite et colorée. Ils ont conçu cette œuvre comme un opéra de chambre, intimiste. Au fond du plateau s'élève un escalier imposant mais l'essentiel du décor est composé de trois grands murs arrondis et mobiles. Un premier vient encercler les protagonistes au premier acte, un deuxième est ajouté l'acte suivant et un troisième pour le dernier acte. Un dispositif qui finit par ressembler à un labyrinthe. A mesure que le drame s'intensifie, que la tension intérieure augmente, l'espace de jeu rétrécit de plus en plus. Le metteur en scène compare ce décor de murs courbes autour d'un centre rouge, aux corolles de fleurs gracieuses, se métamorphosant lentement en fleurs carnivores.

Vocalement, c'est un casting sans faute. Le baryton Nicoloz Lagvilava, parfait connaisseur du rôle de Rigoletto, donne à son personnage la puissance aux couleurs noires, pour terroriser ses ennemis mais aussi chanter l'amour de sa fille. Rôle d'endurance éprouvant, tension vocale constante, le baryton ne faiblit à aucun moment, même si on peut lui reprocher d'user ou plutôt d'abuser de sa puissance vocale. A Rigoletto, personnage sombre et instinctif s'oppose le Duc, par sa présence et sa démarche plus fluide et agile, jeune premier épicurien et sportif. Pavel Valuzhin séduit par le velouté de sa voix de ténor, lui donnant la force requise dans ses célèbres airs et la passion dans ses duos d'amour. Mais tous attendaient fébrilement la performance de la soprano suisse Regula



« Rigoletto », photo Matthias Baus



Mühlemann dans ce rôle de Gilda, qui se lance pour la première fois dans ce répertoire italien. Physiquement, elle est parfaite, incarnant la jeunesse, l'innocence du personnage pour devenir une jeune femme amoureuse. Vêtue d'une robe blanche en soie légère, pieds nus, elle descendra le grand escalier en chantant son air « *Caro nome* » du premier acte, dans un florilège de coloratures particulièrement émouvantes, comme si elle présentait la tragédie finale, victime de ses sentiments. Vocalement, son chant aérien aux nuances souples et à la musicalité fine ont conquis le public. Un trio gagnant auquel viennent s'ajouter les personnages plus secondaires de Giovanna (Frauke Willimczik), le Comte Monterone (Artyom Wasnetsov), Marullo (Kyu Choi) et les quatre chanteurs du Studio Opera, la Comtesse Ceprano (Inna Fedorii), Borsa (Ronan Caillet), Sparafucile (Jasin Rammal-Rykala), Maddalena (Natalia Kukhar). Gageons que ce *Rigoletto* fera date. Amoureux de belles voix, précipitez-vous car ce que vous entendrez sera magnifié par ce que vous voyez.

***Régine Kopp***